

VANDANA SHIVA

QUI NOURRIT RÉELLEMENT L'HUMANITÉ ?



DOMAINE DU POSSIBLE
ACTES SUD

QUI NOURRIT RÉELLEMENT L'HUMANITÉ ?

L'alimentation et l'agriculture sont devenues des terrains d'affrontement idéologiques. Deux paradigmes entrent en conflit, chacun promouvant un certain type de savoir, un certain modèle économique et culturel, et bien sûr une certaine forme d'agriculture. Les deux prétendent nourrir la population de la planète, mais un seul nous permettra de survivre en préservant la nature et tous ses habitants.

Commençons par poser une question simple : qui nourrit l'humanité ? 70 % des aliments que nous consommons proviennent des petits exploitants, qui travaillent sur des parcelles de taille modeste.

Le paradigme dominant de la pensée industrielle et mécanisée a abouti à l'effondrement de nos systèmes alimentaires et agricoles. Mais il en existe un autre, soucieux d'assurer la continuité avec des traditions anciennes, en harmonie avec la nature. Il est gouverné par la "loi de la réciprocité", selon laquelle tous les êtres vivants prennent autant qu'ils donnent. Cette théorie écologique de l'agriculture, fondée sur le vivant et les liens qui le constituent, s'intéresse en premier lieu à la terre et aux petits producteurs, notamment aux productrices. Un tel modèle met l'accent sur la compassion à laquelle ont droit tous les êtres et garantit à chacun sa part de nourriture.

Dans ce cadre, l'agroécologie a sa place : en revitalisant l'économie de la nature, elle produit de la nourriture de meilleure qualité en abondance et préserve la santé et le bien-être des communautés. Prendre soin de la Terre et nourrir ses populations sont en effet indissociables.

Emblème mondial de la révolution écologique et cheffe de file du mouvement altermondialiste, Vandana Shiva a basé son travail sur la pédagogie par l'exemple. Ses initiatives ont pollinisé les cinq continents et ses procès contre les multinationales lui ont valu de nombreuses récompenses, dont le prix Nobel alternatif. Drapée dans son éternel sari de coton artisanal, elle nous exhorte à devenir ce "petit rien" qui inversera la tendance.

Traduit de l'anglais (Inde) par Amanda Prat-Giral

Photographie : © Std, Getty Images, 2020

ACTES SUD | COLIBRIS

DOMAINE DU POSSIBLE

La crise profonde que connaissent nos sociétés est patente. Dérèglement écologique, exclusion sociale, exploitation sans limites des ressources naturelles, recherche acharnée et déshumanisante du profit, creusement des inégalités sont au cœur des problématiques contemporaines.

Or, partout dans le monde, des hommes et des femmes s'organisent autour d'initiatives originales et innovantes, en vue d'apporter des perspectives nouvelles pour l'avenir. Des solutions existent, des propositions inédites voient le jour aux quatre coins de la planète, souvent à une petite échelle, mais toujours dans le but d'initier un véritable mouvement de transformation des sociétés.

**QUI NOURRIT RÉELLEMENT
L'HUMANITÉ ?**

Titre original :

Chi nutrirà il mondo

Première publication en Italie par Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milan, Italie

© Giangiacomo Feltrinelli Editore, 2015

© Actes Sud, 2020 pour l'édition française

ISBN 978-2-330-13808-0

www.actes-sud.fr

VANDANA SHIVA

QUI NOURRIT RÉELLEMENT L'HUMANITÉ ?

Traduit de l'anglais (Inde)
par Amanda Prat-Giral

*DOMAINE DU POSSIBLE
ACTES SUD | COLIBRIS*

INTRODUCTION

La production, la transformation et la distribution d'aliments telles qu'elles existent aujourd'hui nous confrontent à une crise dont l'ampleur ne cesse de croître. Le bien-être de la planète, la santé de ses habitants et la stabilité de nos sociétés sont gravement menacés par l'agriculture industrielle mondialisée, motivée au premier chef par la quête du profit. L'inefficacité de notre modèle de production alimentaire actuel n'est plus à prouver. Il n'a rien de logique ni de durable ; il pousse la planète, ses écosystèmes et les espèces qui y vivent à deux doigts de l'anéantissement. La production de nourriture, dont la raison d'être est de fournir un moyen de subsistance aux populations, est aujourd'hui la cause de certains des plus grands problèmes de santé publique au monde : près de 1 milliard de personnes souffrent de la faim et de diverses formes de malnutrition, 2 milliards de maladies liées à l'alimentation, comme l'obésité et le diabète, et d'innombrables autres sont atteintes de cancers et d'autres pathologies mortelles causés par les poisons présents dans nos aliments¹.

Les denrées alimentaires ne sont plus une source de subsistance mais bel et bien des marchandises sur lesquelles on peut spéculer et dont on peut tirer profit. C'est ainsi que les prix des produits augmentent, donnant naissance à des formes d'instabilité sociale qui se généralisent. Depuis 2007, on a dénombré cinquante et une émeutes de la faim dans 37 pays, dont la Tunisie, l'Afrique du Sud, le Cameroun et l'Inde². Tous les aspects véritablement essentiels du système alimentaire ont été saccagés : adieu la durabilité, la justice et la paix.

Aujourd'hui, il est impératif de trouver une autre solution, car notre survie en dépend. Commençons par poser une question simple : qui nourrit l'humanité ?

L'alimentation et l'agriculture sont devenues des terrains d'affrontement idéologique. Deux paradigmes entrent en conflit, chacun promouvant un certain type de savoir, un certain modèle économique et culturel, et bien sûr une certaine forme d'agriculture. Tous deux

prétendent nourrir les habitants de la planète, mais seul l'un d'eux est dans le vrai.

Le paradigme dominant est celui de la pensée industrielle et mécanisée, qui a abouti à l'effondrement de nos systèmes alimentaires et agricoles. Cette crise n'a rien d'un accident : elle est enchevêtrée dans la trame même de ce modèle. Son fonctionnement tout entier repose sur ce que j'appelle la "loi de l'exploitation", selon laquelle le monde est une machine et la nature de la matière inerte. Il différencie les êtres humains de la nature, et voit en chaque élément du monde naturel une entité distincte et déconnectée des autres : la semence, le sol, la plante, l'aliment, le corps. Il perçoit les êtres humains et la nature comme de simples intrants dans un système de production. La productivité de la Terre et de ses habitants est ainsi invisibilisée par une infrastructure intellectuelle sophistiquée qui place au cœur de ses principes économiques deux concepts jumeaux, le capital et l'entreprise.

Rappelons par ailleurs que le paradigme de l'agriculture industrielle est ancré dans le conflit : les produits chimiques qui naguère étaient utilisés pour exterminer des populations entières servent aujourd'hui à détruire la nature. Selon cette vision du monde, chaque insecte, chaque plante est un ennemi à exterminer à l'aide de poisons, et il faut sans cesse être en quête de nouveaux instruments de violence, toujours plus puissants, qui prennent la forme de pesticides, d'herbicides et de plantes qu'on modifie génétiquement pour qu'elles produisent elles-mêmes leurs pesticides. Au fur et à mesure de la complexification de ces technologies, le savoir dont nous disposons sur les écosystèmes et la biodiversité s'estompe. Plus cette ignorance se répand, plus l'arrogance des grands patrons responsables de cette destruction, qui se perçoivent comme créateurs mais n'enfantent que des ravages, est manifeste. Au nom de cette vision, la vie est ainsi redéfinie comme une invention de ceux-là mêmes qui la dégradent.

Les outils gouvernés par la loi de l'exploitation, conçus dans l'objectif d'asservir, nuisent à la santé des populations et à l'environnement.

Commercialisés sous l'appellation "produits agrochimiques", ce sont des poisons dont on voudrait nous faire croire qu'ils sont indispensables à l'agriculture quand en réalité les entreprises qui les fabriquent altèrent notre compréhension du monde. Elles définissent ce qui constitue le savoir scientifique, décident de ce qu'un système efficace de production alimentaire doit être et délimitent le champ de la recherche et les règles du commerce. Appliqué à l'agriculture et aux systèmes alimentaires, ce paradigme qui prend sa source dans une violence guerrière et qui est né d'un état d'esprit militarisé fait de nos terres, de nos assiettes et de nos corps ses champs de bataille.

Mais il existe un autre paradigme, soucieux d'assurer la continuité avec des traditions anciennes, en harmonie avec la nature. Il est gouverné par la "loi de la réciprocité", selon laquelle tous les êtres vivants prennent autant qu'ils donnent. Cette théorie écologique de l'agriculture, fondée sur le vivant et sur tous les liens qui le constituent, s'intéresse avant tout à la terre et aux petits producteurs, et notamment aux productrices. Elle met en valeur le potentiel des semences et des sols fertiles, qui sont capables de nourrir l'humanité et les diverses espèces auxquelles nous, citoyens de la Terre, sommes tous rattachés. À ce titre, les êtres humains sont perçus comme des "cocréateurs" et des "coproducteurs", travaillant main dans la main avec mère Nature. Les connaissances ne sont pas des biens que l'on possède ; on les cultive en même temps que la terre selon des pratiques agroécologiques, qui tâchent d'intensifier et de diversifier les cycles de la nature afin de produire de la nourriture de meilleure qualité en abondance, tout en utilisant moins de ressources. Les déchets des plantes sont transformés en aliments pour les animaux d'élevage et pour les organismes du sol. Conformément à la loi de la réciprocité, rien n'est jeté, tout est recyclé.

Un système alimentaire écologique est local et il produit en fonction de sa capacité. Les excédents sont exportés, ce qui ne pousse pas sur place est importé. La durabilité et la justice sont des conséquences naturelles de la loi de la réciprocité et de l'adaptation aux

spécificités locales. Les ressources de la Terre vitales à la survie de ses habitants, telles que la biodiversité et l'eau, sont gérées comme des "communs", c'est-à-dire des biens partagés, à disposition de toutes les communautés. Un tel modèle met l'accent sur la compassion à laquelle ont droit tous les êtres et garantit à chacun sa part de nourriture.

Le paradigme industriel est en grave conflit avec la théorie écologique, et la loi de l'exploitation vient contredire celle de la réciprocité. Voilà la guerre conceptuelle à laquelle nous assistons aujourd'hui, qui met en opposition deux visions de l'économie, de la culture et du savoir, et jette les fondements de la crise alimentaire que nous vivons.

"Qui nourrit l'humanité ?" La réponse dépend du paradigme à travers lequel nous envisageons la réponse, car le sens de "nourrir" et celui d'"humanité" diffèrent considérablement de l'un à l'autre. Examinons tout d'abord cette question à travers le prisme de la vision dominante de l'agriculture industrielle et mécanisée. Dans ce cadre, la nourriture n'est rien d'autre qu'une marchandise à produire et à commercialiser en vue de dégager des bénéfices, et l'humanité est un marché mondial, où les semences et les produits agrochimiques sont vendus comme intrants agricoles et les marchandises comme denrées alimentaires. Si l'on adopte ce biais, alors l'humanité est nourrie par les engrais et les pesticides, les semences brevetées, les organismes génétiquement modifiés (OGM), l'agro-industrie et les sociétés de biotechnologies.

Et pourtant, seuls 30 % des aliments que nous consommons proviennent des grandes exploitations agricoles industrielles. La part du lion nous vient des petits exploitants, qui travaillent sur des parcelles de taille modeste³. En revanche, l'agriculture intensive est responsable de plus de 75 % des dégâts écologiques infligés à la planète⁴. Ces chiffres sont généralement ignorés, dissimulés et contestés, et on continue de promouvoir dans le monde entier l'idée fautive selon laquelle c'est l'agriculture industrielle qui nourrit l'humanité.

Bien que ce soit le paradigme industriel qui façonne les perceptions dominantes autour du savoir, de la science, de la technologie et des politiques relatives à l'alimentation et à l'agriculture, le fait est qu'un système alimentaire qui détruit l'économie de la nature (soit le fondement écologique de toute la production alimentaire) n'est pas en mesure de nourrir l'humanité. De même, un système agricole conçu pour faire disparaître les petits producteurs (soit le fondement social de la véritable agriculture) n'est pas en mesure de nourrir l'humanité.

À plus d'un égard, l'agriculture intensive met à mal la fragile toile du vivant et compromet la sécurité alimentaire. Par exemple, elle tue à grande échelle les pollinisateurs et les insectes utiles. On attribue généralement la mise en garde suivante à Albert Einstein : "Si les abeilles venaient à disparaître, les êtres humains n'y survivraient pas." Ces trente dernières années, certaines régions ont vu disparaître 75 % de leurs abeilles du fait des pesticides toxiques⁵. Les produits agrochimiques tuent des insectes qui nous sont bénéfiques et permettent l'invasion d'organismes nuisibles. Les engrais de synthèse nuisent à la fertilité des sols en éliminant les micro-organismes qui créent naturellement un sol vivant et contribuent à leur érosion et à leur dégradation.

L'agriculture industrielle ne se contente pas d'anéantir les sols et les insectes bénéfiques : elle pollue l'eau. Aujourd'hui, 70 % des ressources hydriques de la planète sont exploitées aux fins de l'irrigation intensive nécessaire à cette agriculture à base de produits agrochimiques⁶. Les nitrates présents dans les eaux des exploitations industrielles, qui se retrouvent ensuite dans les océans, créent des "zones mortes" où toute vie est impossible.

L'agriculture intensive dépend dans une large mesure des combustibles fossiles. On nous a fait croire que remplacer les employés agricoles par des machines alimentées aux combustibles fossiles serait plus rentable, passant outre à leurs coûts écologiques et financiers, tout bonnement astronomiques. Aux États-Unis, derrière chaque

ouvrier agricole, il y a plus de 250 esclaves énergétiques. On appelle “esclave énergétique” l’unité de mesure de l’énergie qui équivaut à la production mécanique et calorifique d’un adulte en bonne santé en un an. Si l’on prend en compte l’intensité énergétique des combustibles fossiles de nos systèmes alimentaires, il apparaît clairement que l’agriculture industrielle consomme bien plus qu’elle ne produit. Comme l’a fait remarquer Amory Lovins, “la main-d’œuvre disponible sur la planète ne s’élève pas à 4 milliards d’individus mais à environ 200 milliards, et il convient de souligner que 90 % d’entre eux ne consomment pas de nourriture au sens traditionnel du terme.” Elle parle là de ces fameux esclaves énergétiques, nourris au pétrole. Produire 1 unité d’aliment demande à l’agriculture industrielle 10 unités d’énergie issue des combustibles fossiles. L’énergie ainsi inutilement gâchée pollue l’atmosphère et déstabilise le climat.

Il n’y a aucun doute là-dessus : c’est aussi ce paradigme qui est responsable du changement climatique. 40 % de toutes les émissions de gaz à effet de serre viennent du système agricole mondialisé⁸, qui a recours à des combustibles fossiles pour fabriquer des engrais, faire fonctionner les machines agricoles et déplacer les produits sur plusieurs milliers de kilomètres tout autour du globe. Les engrais de synthèse azotés émettent de l’oxyde d’azote, trois cents fois plus puissant que le dioxyde de carbone⁹. La production agricole industrielle est par ailleurs une source majeure d’émissions de méthane, un autre composé chimique responsable du réchauffement planétaire. Selon les chiffres de l’ONU publiés en 1995, l’agriculture intensive avait éliminé plus de 75 % de l’agrobiodiversité (la biodiversité liée à la production alimentaire et agricole). Aujourd’hui, on s’approche sans doute davantage des 90 %.

Paradoxalement, alors que l’on justifie la destruction écologique par la nécessité de “nourrir les populations”, le problème de la faim s’est aggravé. Ce sont là deux manifestations d’un même problème : la crise de la nutrition. Avec la multiplication des McDonald’s et consorts qui répandent la malbouffe à travers le monde, même les personnes

qui mangent à leur faim ne disposent pas des nutriments nécessaires. Contrairement à une idée reçue, l'obésité n'est pas un problème de riches qui mangent trop : ce sont souvent les plus pauvres, dans les pays en développement, qui en sont les premières victimes. Les maladies liées aux régimes industriels et aux poisons distillés dans notre nourriture, les cancers notamment, sont en augmentation constante. Après tout, ce ne sont pas les marchandises qui nourrissent l'humanité, mais bien les denrées alimentaires.

Bien que le système corporatif de l'agriculture industrielle crée la faim, bien qu'il ne contribue qu'à 25 % de la production alimentaire mondiale tout en utilisant 75 % des ressources de la planète, et alors même qu'il constitue une force dominante de destruction écologique et de déstabilisation des cycles naturels dont dépend la production alimentaire, on perpétue l'idée fautive selon laquelle on ne pourrait nourrir l'humanité sans lui. Ce mythe tire ses sources d'une théorie obsolète, qui a été remise en question par la science même. Parce que l'on considère à tort la nature comme de la matière morte que les êtres humains peuvent manipuler à volonté, on en est venu à penser que les poisons de plus en plus nombreux déversés dans nos systèmes alimentaires aboutiront à davantage de nourriture.

L'agriculture intensive s'apparente de façon croissante à une guerre chimique contre la planète, tout comme la distribution des denrées alimentaires est elle aussi devenue une zone de guerre : les accords de "libre-échange", comme on les appelle, dressent les agriculteurs et les pays les uns contre les autres dans une "concurrence" perpétuelle et sanguinaire. Le libre-échange permet aux entreprises internationales et aux investisseurs de mettre la main sur la moindre graine, la moindre goutte d'eau, le moindre centimètre carré de terre. C'est une forme d'exploitation illimitée de la Terre, des paysans et de communautés entières. Ce modèle n'a en tête que le profit, sans considération aucune pour les sols, les agriculteurs et la santé des populations. Les entreprises ne cultivent pas des aliments, mais des bénéfices.

Le modèle industriel manipule la vérité, déguise la réalité. Son premier mensonge consiste à personnifier les entreprises. Ainsi dissimulées sous les traits de personnes à part entière, elles peuvent dicter les règles de la production et entreprendre des échanges commerciaux avec pour seul objectif d'optimiser leurs marges et d'exploiter les êtres vivants. Le deuxième mensonge consiste à affirmer que c'est le "capital", et non les processus écologiques et le labeur acharné et ingénieux des agriculteurs, qui crée la richesse et la nourriture. Les personnes et la nature sont réduites à l'état de non-êtres. Troisième mensonge : plus un système utilise d'intrants, plus il est rentable et productif. On passe ainsi entièrement à la trappe les coûts financiers qu'induit le recours à des combustibles fossiles et à des produits agrochimiques, ainsi que les coûts en matière de santé publique et d'environnement. Un quatrième mensonge nous mène à croire que ce qui est bénéfique aux entreprises l'est aussi aux producteurs. En réalité, alors que les bénéfices des géants de l'agroalimentaire grimpent en flèche, les producteurs s'appauvrissent, s'enfoncent dans le cycle vicieux de la dette et finissent par être sommés de quitter leurs terres. Le cinquième mensonge nous fait voir les aliments comme des marchandises. Celles-ci, au fil du temps, deviennent de plus en plus inaccessibles, accentuant le problème de la faim, tandis que leur qualité se dégrade, et donne ainsi lieu à pléthore de maladies.

Force est de constater que nous parlons plutôt ici d'un système anti-alimentaire. Les aliments entrent en conflit les uns avec les autres tandis qu'on les arrache violemment aux économies locales pour les commercialiser sur un marché mondial où ils engendreront du profit ou iront à la poubelle. Il en résulte non seulement une catastrophe écologique mais une aggravation de la pauvreté et de la faim. Pour assurer l'avenir de la nourriture, nous devons impérativement nous rappeler que la toile du vivant est avant tout une toile de l'alimentation. Le présent ouvrage est dédié à cet impératif, car

oublier l'écologie de la nourriture nous conduira droit à la famine et à l'extinction.

Ces trente dernières années ont mis à mal notre système alimentaire. En 1984, j'ai commencé à m'intéresser à la révolution verte du Pendjab. Ce phénomène au nom trompeur est un modèle agricole à base d'intrants chimiques introduit en Inde en 1965. À la suite de la Seconde Guerre mondiale, les fabricants de produits chimiques se sont lancés dans une quête effrénée de nouveaux marchés qui leur permettraient d'écouler les engrais de synthèse produits pendant la guerre dans les manufactures d'explosifs. Les plantes indigènes ont rejeté ces engrais artificiels, et des variétés naines, plus susceptibles de supporter ces produits chimiques (et d'en devenir dépendantes), ont été sélectionnées à leur place. Dans les années 1960, la nouvelle formule semences-produits agrochimiques était prête à être exportée vers les pays du Sud sous l'étiquette de "révolution verte".

Le récit fallacieux perpétué par la révolution verte est essentiel si l'on veut comprendre la pensée dominante autour de l'alimentation et de l'agriculture. Selon cet argument, c'est cette révolution qui a sorti l'Inde de la famine, et c'est d'ailleurs pour ce haut fait que Norman Borlaug, principal scientifique du projet, a reçu en 1970 le prix Nobel de la paix. Mais en 1965, il n'y avait pas de famine en Inde. Les prix des aliments avaient augmenté dans les villes en raison d'une sécheresse qui sévissait sur tout le territoire, et le pays avait dû importer des céréales vivrières. Au titre d'une mesure politique destinée à promouvoir l'utilisation de produits chimiques dans l'agriculture, le gouvernement américain et la Banque mondiale avaient posé une condition à l'envoi de ces céréales : l'Inde devait s'engager à acheter aussi aux États-Unis des semences et des produits chimiques.

Le fossé entre l'exemple de réussite qu'on a voulu faire de la révolution verte et les réalités de la situation au Pendjab est abyssal. Réduit au riz et au blé du fait de l'application de ce modèle